des, les gardes nationales et la population de campagne, ont en cette circonstance, porté main-forte à l'autorité et à la force publique.

ESPAGNE.

Madrid, 13 mai. — Hier, dans une longue séance avec les principaux membres de la majorité, le maréchal Prim a exposé la situation de la candidature au trône; il a souligné la nécessité de donner au Régent des attributions royales.

Le bruit court que quelques progressistes viennent, avant de voter ces attributions, de voter aux Cortès un vote excluant du trône les Bourbons des deux branches.

Le bruit court que le refus du maréchal Prim ne serait pas définitif, et qu'il pourrait la candidature au trône s'il était nommé par les Cortès.

REVUE DE LA PRESSE

Dans la séance d'hier du Corps législatif, M. Jules Simon a déposé une demande d'interpellation sur la manière dont le plébiscite a été préparé et conduit.

On peut d'avance prédire, fait observer le *Constitutionnel*, ce qui résultera de cette interpellation; ce sera du temps perdu. La gauche sait que bien des lois attendent, que bien des questions sont en suspens, que bien des intérêts sont en souffrance, et elle ne craint pas de soulever une discussion inutile et toute retrospective, sans objet précis, sans résultat possible, elle engage une lutte où elle sait qu'elle sera vaincue. Est-ce d'une bonne politique? Nous ne le croyons pas. A quoi serviront des récriminations banales dont tout le monde juge d'avance la valeur? A quoi serviront les protestations impuissantes des vaincus du 3 mai, sinon à augmenter l'aigreur qui ne sépare que trop la majorité de la minorité. Rien ne contraignait l'opposition à s'incliner de bonne grâce devant l'arrêt du suffrage universel, mais rien ne la contraignait non plus à nous entretenir soûlement de ses mécomptes et de ses regrets: le silence est été plus digne.

La réponse à certain passage du discours prononcé par M. de Sacy à l'Académie française, l'*Union* s'exprime ainsi:

« La France ne baissait pas la tête sous la Restauration, elle la portait haut, et nos Bourbons qui retrouvent notre pays épuisé d'hommes et d'argent, moins étendu à la cinte de Napoléon que sous Louis XVI, le relevèrent, l'enrichirent et l'agrandirent d'un monde africain. »

On lit dans le Monde :

« Les gouvernements se copient les uns les autres; les leçons de despotisme ne sont pas perdues. Et les pouvoirs surgis des barricades ont été plus exigeants que les pouvoirs légitimes. Louis-Philippe a montré des dents à l'Eglise, il a réclamé le retour aux ordonnances de 1828 contre les Jésuites. Mais, en le même sort que Charles X, et que tous les princes français du XVIII^e siècle qui ont succédé à Clément XIV la bulle de suppression des Jésuites. Ces iniquités n'ont pas été réparées. Une sage politique respectait au gouvernement de s'abstenir d'impôts gallicans. Il n'a qu'à jeter un coup d'œil autour de lui, il s'apercevra que les gallicans sont les partisans dévoués de l'orléanisme. »

On lit dans le Journal des Débats :

Certains journaux donnent les explications les plus singulières sur les motifs qui auraient empêché de confier à M. Laboulaye le portefeuille qui lui avait été un instant réservé. Les diatribes de la presse vouée aux intérêts des anciens serviteurs de l'Empire autoritaire ne méritent pas d'être discutées au présent, et nous ne ferons pas à de hauts personnages, le tort de croire qu'ils aient pu voir une seule minute dans un livre ingénieux de l'auteur écrivain les énormités qu'on cherche à y découvrir aujourd'hui pour les besoins d'une mauvaise cause. Le *Moniteur* réplique, en répondant aux journaux dont nous parlons, que si M. Laboulaye n'a pas été appelé au ministère, c'est uniquement parce qu'il n'est ni député ni sénateur. Voilà une explication qui nous paraît infiniment plus satisfaisante que celle qu'on s'ingénie à répandre depuis trois jours.

REVUE FINANCIÈRE.

Paris, le 18 mai.

La Bourse est ferme et les affaires passablement actives; mais constatons le regret, ce ne sont pas nos fonds qui donnent le ton au marché, ce sont les valeurs étrangères, principalement l'Italien, faite dont on se repentira inévitablement. Après avoir surmené notre 3 0/0, on surmène l'Italien; c'est bâtir sur le sable, et cette spéculation audacieuse entraînera un jour bien des ruines avec elle.

A tort ou à raison, sur le marché à terme comme sur le marché au comptant, on considère qu'à 75 f. notre 3 0/0 est arrivé à son extrême limite de hausse. Ce cours, tantôt perdu, tantôt regagné, est l'objet d'une lutte très-vive, et bien que pour le moment il semble conquis, il aura beaucoup de peine à s'asseoir assez solidement pour ne pas être décroché par les ventes et les arbitrages.

En effet, après beaucoup d'arbitrages entre notre 3 0/0 qui à 75, se rapporte plus que 4 0/0 et les actions de nos grandes lignes de chemins de fer, on en fait maintenant en faveur des fonds étrangers, c'est-à-dire qu'on vend de la rente française pour acheter de l'Italien, de l'Extérieure Espagnole, du Russe, du Turc, de l'Egyptien, et même du Danubien. Pourquoi n'irait-on pas jusqu'au Tunisien.

Nous n'encourageons pas de pareilles opérations. Vendre de la rente française pour acheter des actions de chemins de fer, qui,

malgré leur hausse récente sont encore capitalisées à près de 6 0/0, cela se conçoit jusqu'à un certain point. Mais échanger notre rente, la première des valeurs mobilières contre la rente étrangère, quelques avantages qu'elle offre au point de vue du revenu, ce n'est ni prudent ni logique. Les petits capitalistes doivent avant tout rechercher la sécurité du placement et laisser aux gros capitaux les placements aléatoires.

Le marché a accueilli avec assez d'indifférence la nomination des nouveaux ministres. On reparle plus que jamais du projet de loi de M. de Soubeyran, qui, renonçant à l'idée d'une émission de titres de rente, a déposé un nouvel amendement susceptible de rallier la majorité de la Chambre à son projet. La combinaison nouvelle repose sur une création de bons du Trésor d'une nature particulière infiniment préférable au projet d'émission d'obligations trentennaires.

On parle d'un emprunt de 600 millions que ferait le Comptoir d'Escompte pour la ville de St-Petersbourg, ainsi que d'un Emprunt Hongrois. L'Emprunt Espagnol de 300 millions n'est toujours pas fixé, ce qui n'a pas empêché l'extérieure de monter de 20 à 30 et même au-dessus.

En résumé, d'une semaine à l'autre, la rente 3 0/0 à 75,07 1/2 a monté de 12 c. seulement, tandis que l'Italien, déjà en hausse de 70 c. la semaine dernière est en hausse nouvelle de 1 f. 10 c. à 59,10. Il doit y avoir quelque nouvel emprunt sous roche.

Turc en progrès à 50. — Américain recherché. — Russe bien tenu au dessus de 80; obligations du Khédivé en baisse de 2,50.

— Les obligations foncières ont déjà regagné une partie du coupon détaché le 5. Les 500 5 0/0 surtout ont monté de 9 f. à 519,75. Les obligations à lots très-fermes et très-recherchées: la ville de Paris 1869 en progrès de 1 f. à 362. Nos obligations de chemins de fer sont tenues entre 340 et 355; enfin le Honduras reste à 215,75 en hausse de 50 c. et très-démandé.

A 1,320, le Foncier estampillé est en hausse de 5 f. et le nouveau de 20 f. à 12,75. La générale à 22 f. de hausse à 625; l'Industriel sans changement; le Comptoir en progrès sensible à 732; la Banque de France a monté de 59 f. à 2895. On parle d'une hausse et pratique combinaison pour le Mobilier et l'Immobilière, 1^{er} en hausse de 20 f. à 243, la seconde de 3 f. à 123. Mobilier Espagnol en progrès de 30 f. à 458. Tabacs d'Italie recherchés à 461. Foncier d'Autriche coté 10,95; l'augmentation du capital social a été votée mardi à Vienne. Suez de plus en plus faible et en baisse nouvelle de 40 f. à 248 et les délégations de plus de 60 f. à 180. Le Gaz fait 1725 avec 38 f. de hausse.

Nos chemins fermes et recherchés sont en progrès marqué: l'Orléans à 991 en hausse de 13 f.; le Nord à 12,16 avec hausse de 19 f. Le Lyon à 10,25, avec 2 f., et le Midi avec 2 f. à 680. Malgré une diminution de 40,000 f. dans leurs recettes, les Autrichiens sont tenus à 820; les Lombards offerts à 393.

La liquidation de quinzaine a été calme et satisfaisante pour les acheteurs, et n'a donné lieu à aucune remarque particulière. Reports très-modérés.

J. GUYON.

EXPOSITION INTERNATIONALE A ROME

DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES.

On nous écrit de Rome, le 17 mai :

Aujourd'hui, à six heures de gala, l'Exposition internationale des objets d'art et d'industrie destinés au culte et qui, pendant trois mois, a attiré au cloître de Sainte-Marie-des-Anges, un concours considérable de visiteurs.

La France a eu une large part dans les récompenses; elle occupait à elle seule un tiers de l'Exposition.

A 10 heures et demie du matin, Sa Sainteté est arrivée en train de gala. Elle a été reçue, à l'entrée du cloître, par le Sénat de Rome, MM. le baron Visconti, comte Vaspignani, commandeur Rossi et les autres membres de la commission romaine, et M. Bondelet, juge au tribunal de commerce de la Seine, commissaire français, nommé par S. Exp. M. Louvet, ex-ministre du commerce.

Presque tous les Pères du Concile assistaient à la cérémonie sur des estrades, élevées à droite et à gauche du trône pontifical, en face, la commission romaine et le commissaire français, et à la suite, les exposants.

Le Saint-Père a décoré les exposants membres du jury qui, en cette qualité, avaient été mis hors du concours. Ce sont pour la France :

MM. Biais aîné, fabricant d'ornements d'église, à Paris; — Dideron et Lussion, fabricant de vitraux, à Paris; — Vanel, fabricant d'étoffes, à Lyon; — Firmin Didot, imprimeur-éditeur, à Paris.

Les commissaires français, MM. Beaugrand et Rondelet, fabricants d'ornements d'église et de broderies religieuses à Paris, ont été nommés commandeurs de l'ordre pontifical de St-Grégoire.

Enfin, M. Manc, l'imprimeur de Tours, a été également nommé commandeur.

La France a obtenu les deux seuls diplômes d'honneur qui ont été décernés à la manufacture impériale des Gobelins et à M. Mame, pour ses travaux typographiques et la bonne organisation de son industrie.

Les Français ont encore obtenu 17 grands prix, 26 prix et 37 prix d'encouragement.

Toutes ces récompenses ont été données par le Saint-Père lui-même, ce qui n'a pas laissé de jeter dans l'étonnement tous les vieux romains habitués aux traditions, car c'était la première fois que le Pape présidait une cérémonie purement civile, distribuait-il lui-même des récompenses autres que celles obtenues par le mérite militaire. Sa Sainteté a

trouvé un mot d'encouragement et de soutenir pour chaque exposant français.

Son Exc. M. de Banneville et tout le Corps diplomatique ainsi que les cardinaux et tous les évêques français et les autres Pères du Concile, la noblesse romaine et les grands personnages présents à Rome assistaient à cette cérémonie.

Après un long discours le Saint-Père est reparti, accompagné avec le même cérémonial qui l'avait accompagné à son arrivée.

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE

du Journal de Roubaix.

Paris, jeudi 19 mai.

La Chambre a terminé hier le recensement général des votes et le résultat définitif se répartit ainsi :

7.350.142 oui
1.538.835 non
112.973 bulletins nuls

Le nombre des électeurs inscrits était de 10.416.668; il n'y a eu que 9.001.952 votants; il y a donc eu 1.414.716 abstentions.

Après la proclamation de ce résultat, M. J. Simon est monté à la tribune: On avait annoncé à l'avance que M. Jules Favre devait protester contre les actes préparatoires du Plébiscite. Pendant la suspension de la séance, la Gauche s'est concertée et a décidé qu'elle garderait le silence. C'était évidemment ce qu'elle avait de mieux à faire, aussi a-t-on été surpris de voir M. J. Simon prendre la parole. Il s'est produit alors un de ces incidents mesquins qui ne profitent à personne: La majorité a refusé la parole à M. J. Simon, et après cet arrêt, M. J. Simon a néanmoins déclaré que l'opposition se proposait de déposer une interpellation sur la conduite du gouvernement avant et pendant les opérations électorales. La séance a été levée au cri répété de: Vive l'Empereur! M. Em. Arago n'osant pas lancer un: Vive la République! a crié: Vive la nation! auquel on a répondu de nouveaux cris de: Vive l'Empereur!

Quant à l'interpellation que l'opposition va déposer, nous n'en voyons guère l'utilité. Est-ce que toutes les récriminations, même les plus éloquentes que pourra faire entendre la Gauche modifieront en quoi que ce soit le résultat acquis? Elles feront perdre à la Chambre une séance qui pourrait être mieux remplie autrement. Il y a chose jugée. Et puisque l'opposition a réclamé avec vivacité que l'on reprit la discussion de la loi sur la presse, elle ferait plus sagement de l'accepter le fait accompli et de s'occuper exclusivement des lois à discuter et à voter.

La réunion du Centre gauche annoncée pour hier soir n'a pas eu lieu, sur l'avis de MM. Buffet et Latour Du Moulin. A ce propos, il faut rectifier une erreur contenue dans une correspondance adressée par l'Agence Havas à un grand nombre de journaux. Cette agence qui possède cependant tous les moyens possibles d'informations, a rendu compte d'une réunion du Centre gauche qui aurait eu lieu, il y a trois jours, au Grand Hôtel, et dans laquelle l'ancien président M. d'Andelarre aurait été destitué « avant, pendant et après le vote plébiscitaire. » Or il n'y a pas eu de réunion du Centre gauche.

On croit généralement que la fin de la session sera très-calme: la discussion de la loi sur l'attribution au jury des délits politiques paraît devoir se poursuivre sans encombre; la loi sur le timbre des journaux provoquera de longs tâtonnements, mais il y a lieu d'espérer qu'elle ne sera pas renvoyée à la session prochaine. La discussion des budgets sera la seule grosse affaire de la session qui se terminera vraisemblablement vers le milieu de juillet. On calcule déjà que la session suivante ne s'ouvrira pas avant le mois de janvier.

Il y aura pourtant un débat animé provoqué par la gauche à propos des procès intentés à un certain nombre de journaux; reste à savoir si, comme on l'annonce, quelque député viendra, à la tribune, soutenir la défense de la *Marseillaise* trappée d'une suspension de deux mois. Pour ma part, je n'en crois rien.

L'affaire du complot fera nécessairement diversion: il paraît que de nouvelles arrestations ont été opérées, que l'on a saisi des bombes d'un nouveau modèle, et qu'une troisième conspiration se trouve entée sur celles qui ont déjà été l'objet d'une instruction. Les débats de la Haute Cour feront la lumière sur toutes ces manœuvres.

Samedi aura lieu dans la salle des Etats du Louvre la remise à l'Empereur des résultats du plébiscite, mais contrairement à ce qui avait été annoncé, il n'y aura ni cérémonie religieuse, ni fêtes et réjouissances publiques.

Cinq heures. — Séance peu animée aujourd'hui on a repris la discussion de la loi concernant la presse; l'opposition a décidé d'attendre le vote de cette loi avant de faire son interpellation sur les manœuvres employées pour et pendant le plébiscite. La discussion manquera un peu d'actualité pour peu qu'on attende encore quelques jours. Du reste peu de nouvelles ou de cancan. Dans la salle

des Pas-Perdus on bavarde à bâtons rompus. M. Janvier de Lamotte en est le causeur le plus intrépide. On dit que M. de la Guéronnière est nommé ambassadeur à Madrid.

C'est lundi que doit paraître le décret nommant plusieurs sénateurs. On cite comme devant décidément entrer à la Chambre haute: MM. Saint-Marc Girardin, Laboulaye, E. de Girardin, Piétri, le duc de Gramont, le nouveau ministre, et l'évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup. Le même jour, le *Journal officiel* annonçait d'importantes mutations dans le haut personnel diplomatique.

Demain, il y aura Conseil des ministres: l'Empereur y lira son discours qui sera affiché dimanche dans toutes les communes de France. On dit que le Conseil se prononcera sur la question d'une amnistie pour les délits de presse.

CH. CAHOT

BOURSE DE PARIS DU 18 MAI.

La Bourse ouvre assez chaudement sur la Rente à 75,15, sur l'Italien à 59,30, et en reprise proportionnelle sur les autres valeurs; mais cette amélioration n'est que de courte durée et après une bourse vide de clients et d'affaires, on ferme à peu près aux mêmes cours qu'hier. Il faut maintenant un incident pour animer notre marché, tant l'opinion digère vite les événements les plus graves. — Dernier cours 75.07 1/2. Après Bourse, l'Ouest est plus faible et l'on donne le 3 0/0 à 75.

Londres: sans changement.

CELLIER.

Mallées d'Académie.

Il y a bien des sortes d'impertinences: celle du grand seigneur, celle du pédant, celle du grand; c'est chez M. de Sacy l'impertinence du bonhomme. Elle n'a rien de cavalier ni de lourd, ni de fat, elle s'en va d'un air tranquille et souriant, sans paraître sous le bras, disant son fait aux gens avec une conviction toute pleine de quiétude.

M. de Sacy avait à faire, au nom de l'Académie, l'éloge de M. Empis, l'académicien décédé. Un Montalembert ou un Molière eussent sans doute pris de très haut avec ce pauvre petit faiseur de comédies; un Villain lui eût dérobé de perfides épigrammes, et il eût, pour me servir du style de l'endroit, caché sous les fleurs de la louange le dard envenimé de l'allusion qui siffle.

Le bon M. de Sacy n'y met pas tant de hauteur ni tant de malice. Il parle à la bonne hanquette, comme saint Jean, bouche d'or.

— Que voulez-vous dit-il, moi, je n'ai jamais vu jouer une seule des pièces de M. Empis? Si je m'étais douté que je fusse appelé un jour à l'enterrer proprement dans un discours académique, il est bien probable que je n'y serais pas allé tout de même, parce que, vous savez, n'est-ce pas? une œuvre de théâtre qui n'est signée ni de Corneille ni de Molière, ce n'est pas la peine de perdre son temps à regarder ça. On aime mieux à faire. Le *Journal des Débats* autrefois, le *Séjour* aujourd'hui; l'empire à défendre après le parlementarisme; un bout d'oraison par ci par là, une famille à pourvoir, et le portrait de l'impératrice à contempler dévotement, toutes ces occupations absorbent un académicien de mon âge.

Ainsi parla M. de Sacy avec un aimable laisser aller. Cette bonhomie n'est-elle pas tout à fait desavante?

Il avoue ensuite avec cordialité qu'il a lu les œuvres de M. Empis, mais par devoir, et qu'a son grand étonnement, il n'a pas été sans y prendre quelque plaisir.

Mais non, a-t-il l'air de dire, ce n'est pas si mauvais que ça! pour bon, bon, bon, on ne peut pas dire que ce soit bon. Mais qu'est-ce qu'on m'a dit donc chapité, que ça ne valait pas le diable! Il n'y a de l'esprit, du talent, et même de la facilité. C'est de temps en temps écrit en français; un petit français, mais qui n'est pas désagréable. Je vous assure que pour du pichenet, de jolies pichenet.

On parle des collaborateurs de ce pauvre homme, et on les lui reproche. Eh bien! Vous pouvez me croire, ce n'est pas moi qui vous surferais jamais — franc comme l'or! — J'ai lu des choses que ce brave Empis a écrites tout seul. — Il n'y en a pas beaucoup, mais il y en a... si, je vous dis, qu'il y en a... tenez, l'*Héritière*! est-ce l'*Héritière*! oui je crois bien que c'est le titre... enfin, n'importe. — Eh bien! cette *Héritière*, savez-vous que ce n'est pas plus mal fait que *La Dame et la Demoiselle* ou *Mazza* à ma la main. Non, même osité, même style, et puis de la facilité, toujours de la facilité. Voyez-vous! la facilité, c'est cela qui m'enchant.

Oh M. de Sacy s'est rencontré avec M. Barbier, c'est quand il a loué le volume de M. Empis, qui a pour titre: *Les six femmes de Henri VIII*, scènes historiques. Mais chacun d'eux en a fait l'éloge à sa façon.

M. Barbier a comparé ce drame à ceux de Shakespeare, et il a prouvé doctement que Shakespeare était supérieur à M. Empis. Cette démonstration eût ravi d'aise l'excellent M. Prudhomme.

M. de Sacy a badiné sur ce thème avec la grâce du bourgeois de Paris: « Six femmes, a-t-il dit, avec un sourire anacréontique, c'est beaucoup, même pour un roi d'Angleterre. Je suis toujours obligé de les compter sur mes doigts... »

Et de fait, il les énumère, et il verse un pleur sur celles qui ont péri sous la hache du bourreau. Touchante histoire! s'écrie-t-il; et il remarque que l'intérêt qu'il a trouvé à lire l'ouvrage de M. Empis tient sans doute à celui du sujet même: « N'importe! il se plat à reconnaître le mérite de l'estimable académicien. Ce livre ajoute-t-il en terminant, de quelque nom qu'on l'appelle, roman, histoire ou drame, a couronné dignement la vie de son auteur. »

Allons! mon bon Empis, mets ce compliment dans ta poche, comme disent les enfants de l'Ecole primaire, et ton mouchoir par dessus pour ne pas le perdre.

Une fois, M. Empis, le même académicien, et, selon les rites des sacrifices académiques, M. de Sacy a passé au récipiendaire, qu'il a abordé de ce même visage paternel, de ce même ton affable.

— Comment! lui dit-il, dans n'êtes pas mort! j'en suis bien heureux. C'est un méchant bruit que l'on faisait courir sur votre compte. C'est qu'il y avait si longtemps, si longtemps que vous n'avez rien écrit, qu'on pensait s'y tromper. Moi-même... mais non, vous voilà c'est bien vous, l'auteur de la *Carie*. Je fais exprès de vous appeler ainsi, pour qu'on vous reconnaisse... Le nom de Barbier est si oublié, que personne ne saurait de qui je parle, si je vous nomme de ce nom. C'est ainsi, monsieur, que le nom de nos vieux maréchaux s'efface et disparaît sous le nom que la victoire leur a donné.

Je ne sais pas jusqu'à quel point M. Auguste Barbier a été flatté de s'entendre traiter de vieux maréchal. Vieux maréchal! Pourquoi pas tout de suite « vieille culotte de peau! » et puis la comparaison est-elle si juste? Est-ce que vraiment le vainqueur de Zurich est moins connu sous le nom de Masséna que sous le titre de prince d'Essling.

Enfin, va pour vieux maréchal! — Je suis bien fâché, a repris M. de Sacy, qu'on ne puisse pas décemment lire vos vers dans une compagnie aussi distinguée. Ils sont très-beaux; mais vous sentez, il y a des dames, et moi-même, je rougis si facilement. Ainsi, j'ai accepté d'être sénateur, mais en rougissant; je fais les beaux vers des thés de Sa Majesté l'Impératrice, mais je rougis. Je rougis toujours. Vous pensez bien alors qu'il me serait impossible de dire tout haut des choses comme celles que vous venez de dire.

« Je trouve, par exemple, dans une de vos pièces, que la liberté, ce n'est pas une comtesse, du noble faubourg St-Germain. Ah! ça allait bien, très-bien même... comtesse, Saint-Germain, expressions choisies; faubourg sentira peut-être son vilain s'il n'était relevé par l'épithète de noble... mais où je vous abandonne, c'est quand vous ajoutez, parlant toujours de la liberté: « C'est une forte femme... »

Ah! non, je ne prononcerais jamais le reste de vers. Rien que d'y penser, voyez-vous, je rougis déjà. De grâce, prenez-moi ce mouchoir. Cachez ce mot que ma pudeur m'interdit d'entendre. Il me rappelle les souvenirs inconvenants de ma première enfance, quand je buvais la vie à cette source sacrée où se sont tour à tour suspendues toutes les générations avides du lait maternel. Lui est peut-être déjà bien hasardé et présenté à l'esprit des images un peu vives. Je le risque pourtant, sur la... Boileau, c'est le législateur du Parnasse qui dit sans se faroucher aucune s... illité: « Et le lait en ruisseau... » à travers les plaines.

Malla que sudabant quercus! — Et puis, ce n'est pas tout, vous parlez mal de Napoléon, et cela me fâche. Je suis bien ce que vous m'allez répondre. Vous n'auriez pas été nommé à l'Académie, si vous n'aviez pas écrit l'*Idole*. Il est certain que c'est pour cette pièce toute seule que nous vous avons élu. Vous imaginez bien que ce n'est pas pour votre *Pimio*, qui est d'un ennui mortel. Non, c'est pour avoir écrit ces deux vers:...

Je n'ai jamais chargé qu'un homme de ma haine. Sois maudit, ô Napoléon! Mais, c'est qu'à cette époque-là, nous travaillions dans l'opposition anti-dynastique. C'est bien dommage qu'on ne vous ait pas reçu juste trois jours après, que vous avez été élu. Je ne serais pas obligé de vous dire tout ça, mais les temps ont changé; vous n'êtes plus dans le mouvement; et nous ne nous en faisons rien. Encore une élection qui nous gêne à présent! M. Ollivier, c'est tout comme vous, monsieur, nous ne le choisissons pas à cette heure. Il avait du talent il y a un mois; il n'en a plus aujourd'hui. C'était notre homme, ce n'est plus notre homme. Nous serons obligés, à lui aussi, le jour de sa réception, de lui dire un tas de choses désagréables. Heureusement que ce n'est pas moi qui lui serai chargé! chacun son tour!

Excusez-moi pour cette fois-ci. Je ne peut pas faire autrement. Votre fameux vers, quand vous l'avez écrit, était en avance sur l'opinion de l'Académie d'une bonne trentaine d'années. Il est aujourd'hui en retard d'un mois dix-huit mois. C'est de votre faute aussi: vous ne réglez pas votre montre sur le cadran de l'Institut.

Restons-en là, monsieur. N'emportez pas vos vers à la campagne, comme on emporte un Horace ou un Boileau. Ce n'est pas pour s'amuser qu'on vous lira. Vous n'avez pas cette prétention. Non, on vous lira par pénitence, quand on aura besoin d'exciter en soi le repentir et de trouver le châtiement d'une mauvaise action. Il ne faut pas beaucoup de livres comme le vôtre: il en faut quelques-uns, et le vôtre était nécessaire; nécessaire, vous m'entendez bien, à l'époque où vous l'avez publié; car, pour le moment!...

Mais c'est égal, je suis très-heureux de vous avoir reçu. Un autre vous eût encore plus maltraité que moi, et vous me devez beaucoup de reconnaissance pour vous avoir épargné de la sorte.

Et maintenant, votre pensum est fini. Ecrivez Barbier, allez jouer, mais ne recommencez plus. Le fait est que M. de Sacy a été doux. Ah! si Sainte-Beuve avait tenu la férule ce jour-là, lui qui a écrit vingt-cinq lignes si terribles sur Auguste Barbier! Après avoir montré que le poète de la *Carie* avait tout pris à André Chénier, le rythme et le style, la forme et le ton, il ajoutait:

« Barbier avait reçu en plein le coup de soleil de juillet. Comme un fils de bourgeois poussé et jeté hors des gonds, il avait eu, comme on l'a dit, son heure d'héroïsme, son jour de sublime rictus. Cette robe de poésie ne s'est plus retrouvée depuis ce jour-là. »

Et plus loin: « C'est un général qui a remporté une victoire au début de sa carrière. Comme Jourdan, devenu bonhomme en vieillissant, il a eu sa journée de Fleurus. »

FRANÇOIS SACY.